

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



RECEIVED

LIBRARY

UNIVERSITY



LA FOLIE
DE
GEORGES,
OU
L'OUVERTURE
DU
PARLEMENT D'ANGLETERRE,
COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

*Comédies qui se trouvent chez le même
Libraire.*

La Parfaite Egalité, ou les Tu et Toi, comédie en trois actes, en prose, du citoyen Dorvigny. Prix, 1 l. 10 s.

Le Modéré, comédie en un acte, en vers, du citoyen Dugazon. 1 liv. 5 sols.

La Veuve du Républicain, comédie en trois actes, en vers. 1 liv. 5 s.

Le Vieux Célibataire, comédie en cinq actes, du citoyen Collin. 2 liv.

La Moisson, opéra-comique en deux actes. 1 liv. 5 s.

Les Loups et les Brebis, vaudeville et un acte. 1 liv.

L'Hiver ou les Deux Moulins, *id.* 1 liv.

La Nuit Champêtre, vaudeville en deux actes, du citoyen St.-Aubin, fig., *in-12.* 1 liv.

Themire et Floridore, en deux actes, *id.* 15 s.

Paul et Virginie, en trois actes, mêlée d'ariettes. 1 l.

Charles et Caroline, comédie en cinq actes, en prose, de Pigant-Lebrun. 1 liv. 10 s.

Comédies sous presse.

Les Dragons et les Benedictines, comédie en un acte en prose, du citoyen Pigant-Lebrun. Prix, 1 liv. 5 s.

Les Dragons en Cantonemens, comédie en un acte, du même auteur. 1 liv. 5 s.

LA FOLIE
DE
GEORGES,
OU
L'OUVERTURE
DU
PARLEMENT D'ANGLETERRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

*Représentée, pour la première fois, au Théâtre de la CITÉ,
le 4 pluviôse, l'an II de la république.*

PAR LE C. LEBRUN-TOSSA.

Prix, 1 liv. 5 sols.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N°. 15.

L'AN II DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE ROI.	(le C.) BEAULIEU.
GREY (1).	(le C.) SAINT-CLAIR.
PITT.	(le C.) VARENNES.
CAZALÈS.	(le C.) PELISSIER.
WILIS.	(le C.) GENEST.
BURKE.	(le C.) DELAPORTE.
LA REINE.	(la Citoyenne) CHENIER aînée.
LE PRINCE DE GALLES.	(le C.) HYPOLITE.
SHERIDAN.	(le C.) DUVAL.
FOX.	(le C.) CHEVALIER.
CALONNE.	(le C.) DUBREUIL.
TOLINSON.	(le C.) LAFFITE.
CHESFIELD, GREENVILLE, STANHOPE, DUNDAS, LANSDOUN.	
TROUPE DE PEUPLE.	

La scène est à Londres.

(1) Grey doit être en habit rouge, cheveux à la jacobine, des bottes.

Calonne a le cordon bleu.

D'après le traité fait entre nous, LEBRUN-TOSSA et BARBA, par lequel moi BARBA suis devenu seul et unique Propriétaire de la Comédie intitulée : *VOUVERTURE DU PARLEMENT D'ANGLETERRE, ou LES FOLIES DU ROI GEORGES*. Je déclare que je place cet ouvrage sous la sauve-garde des lois et de la probité des citoyens, et que je poursuivrai devant les tribunaux tous contrefacteurs et entrepreneurs de spectacles qui imprimeront ou joueroient ladite pièce sans mon consentement formel et par écrit. A Paris, ce 28 pluviôse, l'an second de la République.

BARBA.

LA FOLIE
DE
GEORGES,
OU
L'OUVERTURE
DU
PARLEMENT D'ANGLETERRE;
COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente un beau salon du château de
Saint-James.*

SCÈNE PREMIÈRE.

CAZALES, PITT.

CAZALÈS.

VOICI, mon ami, voici l'instant de montrer du courage ; forcez l'Europe entière d'avouer que le génie de Pitt n'est jamais vaincu par les difficultés.

PITT.

Depuis long-temps, cher Cazalès, il semble qu'un démon jaloux s'attache à me contrarier ; j'invente les combinaisons les plus perfides ; Machiavel seroit, à peine, mon écolier, et cependant rien ne me réussit. J'avois cru qu'il suffiroit d'une seule campagne pour anéantir vos enragés compatriotes, et la prise même de Toulon n'a servi qu'à redoubler leur énergie ; douze heures leur ont suffi pour le reprendre,

C A Z A L È S.

Tout royaliste, tout ennemi que je suis du système démocratique, je l'avouerai, j'admire ces fiers républicains; c'est leur courage qui les conduit à la victoire, tandis que vous ne devez vos succès qu'à l'intrigue seule et à la trahison; vous ne triomphez qu'en vous couvrant d'opprobre.

P I T T.

Bah, bah, l'opprobre!... des gens comme nous doivent-ils regarder à ces misères là? Un soin bien plus grave m'occupe en ce moment?

C A Z A L È S.

L'ouverture du parlement, sans doute? Après une vacance longuement prolongée, il rentre, enfin, aujourd'hui; que direz-vous au peuple anglais? comment en obtenir de nouveaux subsides? parviendrez-vous à le tromper sur les dangers qui l'environnent?

P I T T.

Ce n'est pas le plus difficile.

C A Z A L È S.

Mais les membres de l'opposition?

P I T T.

J'ai payé comptant le silence d'un grand nombre; j'alimente, avec art, l'ambition de plusieurs autres.

C A Z A L È S.

Fox; Sheridan, Gray, ce jeune Gray, sur-tout, ne sont point vendus; ils diront la vérité.

P I T T.

On ne les croira pas, j'ai su leur enlever la faveur populaire; mes nombreux affidés ont répandu qu'ils étoient, tous les trois, soudoyés par la France; et la multitude, si facile à séduire, croit à cette imposture.

C A Z A L È S.

La multitude est aussi facile à détromper; tenez, mon cher Pitt, ne comptez pas beaucoup sur de pareils moyens.

Ce qui vous perdra , c'est de n'employer , contre les français sur-tout , que des intrigues de cour , de misérables ruses diplomatiques.

P I T T.

Que diable faire contre un peuple ivre de sa liberté , un peuple qui raisonne juste et qui se leve ; en masse , pour appuyer ses argumens ? Rien n'a été négligé ; j'ai semé l'or avec profusion , et je puis me vanter d'avoir acheté tous les français qui étoient à vendre ; mais que voulez-vous ? une nation tout entière ne se met pas à l'encan.

C A Z A L È S.

Voilà , justement , ce qu'il falloit prévoir ; les traîtres , les intrigans peuvent bien , quelquefois , souffler une tempête , mais ils passent comme elle , et la force du peuple demeure inébranlable.

P I T T.

Je ne le vois que trop.

C A Z A L È S.

Votre coalition des rois n'a pas le sens commun.

P I T T.

Est-ce ma faute à moi s'ils ne savent ce qu'ils font , et si la peur leur a tourné la tête ?

C A Z A L È S.

Pourquoi leur promettiez-vous des victoires faciles ? à quoi ont abouti vos éternels préparatifs ? vous êtes , à la lettre , la grenouille qui s'enfle.

P I T T , (avec un peu d'humeur).

Et vous , mon pauvre ami , le pédant de la fable ; sortons du borbier , d'abord , vous moraliserez ensuite ; vous ignorez , je le vois , ce qui , dans cet instant , m'embarasse le plus ,

C A Z A L È S.

Qu'est-ce donc ?

P I T T.

La rechûte du roi.

C A Z A L È S.

Comment, sa rechûte ?

P I T T.

Il est redevenu fou ; hier matin, s'es accès l'ont repris, quand, il a sçu l'évènement de Toulon.

C A Z A L È S.

Le diable l'emporte ; je lui pardonnois sa bêtise, nous en tirions parti, mais devenir fou !

P I T T.

Il est fou à lier.

C A Z A L È S.

Nous voilà dans une jolie position... j'ignorois ce fâcheux évènement.

P I T T.

Efforçons-nous de le tenir secret aussi long-temps qu'il se pourra.

C A Z A L È S.

Comment y réussir ? ne faut-il pas, ce matin même, que le roi harangue les chambres réunies ?

P I T T.

Son médecin présume qu'il aura quelques instans lucides, nous en profiterons pour le faire paroître, et aussi-tôt son discours prononcé, j'aurai grand soin qu'on le ramène.

C A Z A L È S.

Et si sa folie ne le quitte pas de toute la journée ?

P I T T.

Le chancelier tiendra sa place, selon l'usage.

C A Z A L È S.

Il faudra, par conséquent, alléguer une maladie, on voudra la connoître. Le prince de Galles, avide de régner, publiera lui-même que son père est retombé en démençe ; et si le fils arrive au trône, adieu votre crédit, vous savez combien il vous abhorre.

P I T T.

Aussi j'espère bien l'empêcher d'arriver au trône.

CAZALÈS.

(9)
C A Z A L È S.

Par quel moyen ?

P I T T.

Je demanderai qu'en attendant la guérison du roi, que j'annoncerai très-prochaine, il soit adjoint au ministère deux membres des communes, et je ferai tomber ce choix, s'il est nécessaire, sur Grey, sur Fox ou Sheridan.

C A Z A L È S.

Admirable !

P I T T.

J'étouffe, par cette mesure, les cris de l'opposition. Quant aux deux nouveaux ministres, fiez-vous à leur place du soin de les corrompre.

C A Z A L È S.

Ce plan très-adroit peut, cependant, rencontrer plus d'un obstacle. Il ne faut pas se le dissimuler, mon cher Pitt, vous courez, sur des échasses, au bord d'un précipice.

P I T T.

Quand on a eu l'audace de s'élever si haut, la chute même est glorieuse. Je règne, depuis long-temps, à côté d'un phantôme, qui n'a de roi que le nom seul ; mon génie a subjugué l'Angleterre et le reste de l'Europe me redoute ou m'admire.

C A Z A L È S , (*comme par confidence*).

Excepté la France, qui ne fait ni l'un ni l'autre.

P I T T.

Il n'est qu'un homme dont la gloire excite mou envie,

C A Z A L È S.

Lequel ?

P I T T.

Le sublime Cromwel.

C A Z A L È S.

Vous avez plus d'un trait de ressemblance ; mais...

P I T T.

Expliquez-vous.

C A Z A L È S.

Une chose, peut-être, vous distinguera particulièrement de Cromwel.

P I T T.

Laquelle ?

C A Z A L È S, (*confidentiellement*).

Il mourut, dans son lit.

P I T T, (*secouant la tête*).

Mauvaise plaisanterie.

C A Z A L È S.

Ah, parbleu, voici vos deux meilleurs amis, le bride Oison des anglais et le Cartouche de la France.

P I T T.

Ah, ah, c'est Burke et Calonne.

S C È N E I I.

Les mêmes, BURKE ET CALONNE.

BURKE, (*il est richement mis et avec le cordon bleu*).

Bonjour, messieurs, bonjour.

C A Z A L È S.

Salut à l'honnête Calonne.

C A L O N N E.

Mon hommage au grand orateur Cazalès.

B U R K E.

Eh bien, Pitt, comment va sa majesté ? la nuit a-t-elle été calme ? pouvons-nous espérer que la raison lui revienne bientôt.

P I T T.

J'attends ici son médecin, le docteur Wilis.

B U R K E.

Dieu veuille que ce bon prince soit promptement rétabli, pour son intérêt d'abord, et pour le nôtre ensuite.

C A Z A L È S.

Laissez faire Calonne, il nous sauvera tous ; une copieuse émission de faux assignats va, pour jamais, discréditer les véritables, et dès lors, à bas la république.

C A L O N N E.

J'en fais fabriquer, dans ce moment, une quantité immense à l'effigie républicaine, et je puis défier le plus adroit courtier de la rue Vivienne d'en reconnoître un seul.

C A Z A L È S, (*beaucoup d'ironie*).

Voilà ce qui s'appelle un génie créateur !

R U R K E.

Point de persiflage ; on peut tout se permettre contre ses ennemis : *an dolus, an virtus*, vous savez la maxime.

C A L O N N E.

Avez-vous, M. Pitt, quelque bonne nouvelle au sujet de la guerre ? avons-nous réparé nos derniers revers ?

P I T T.

Tant s'en faut ; on me mande que l'amiral Howe a quitté sa station et s'est avancé jusqu'au-delà du golphe de Gascogne ; depuis lors plusieurs frégates françaises menacent nos côtes, et l'on craint fort que l'ennemi ne tente une descente.

B U R K E.

Ah, mon dieu, mon dieu ! nous sommes perdus, si ces maudits sans-culottes mettent le pied en Angleterre.

P I T T.

Ajoutez à cela que nos braves alliés de la Vendée sont tous anéantis ; nous avons perdu plus de deux cents riches vaisseaux ; Landau est débloqué, le fort Vauban repris.

C A Z A L È S,

Je vois paroître le docteur Willis.

S C È N E I I I.

Les mêmes, WILIS.

P I T T.

Eh bien, docteur, quelle nouvelle ? comment va le roi ?

W I L I S.

Incurable.

B U R K E.

Incurable !

P I T T.

Incurable !

W I L I S.

Il avoit dormi profondément presque la nuit entière, et ce matin à son reveil, sa tête paroissoit rétablie ; voilà que tout-à-coup un vertige le prend, ses idées se brouillent, se confondent. Au moment où je parle, il se croit à la chasse, au milieu des forêts. La reine éplorée est à ses côtés, il ne la connoît point ; son fils, le prince de Galles, il le prend pour un chien danois. Sa folie la plus ordinaire est de se croire une jeune fille, et c'est moi, messieurs, c'est moi qu'il prend pour son amant.

B U R K E.

Quel délire !

P I T T.

Et il n'y a pas d'apparence qu'il ait, dans la matinée, une heure, au moins, de bon sens ?

W I L I S.

Je n'en réponds pas.

B U R K E.

Il ne pourra pas faire le discours d'ouverture ?

W I L I S.

Impossible.

B U R K E.

Quel dommage ! il le savoit si bien, il n'avoit mis que quinze jours à l'apprendre.

P I T T.

Du moins , docteur , cachons , soigneusement , au public la nature de sa maladie.

W I L I S.

Le prince de Galles éventera le secret.

P I T T.

Alors , publiez que vous êtes sûr de le guérir dans peu.

W I L I S.

Le sachant incurable ! non , non. J'ai ma réputation à ménager. (*On entend des cris*).

B U R K E.

Tenez , tenez. On l'entend qui crie.

W I L I S.

Il court par - tout comme un forcené. Le voilà , le voilà.

S C È N E I V.

Les mêmes , LE PRINCE DE GALLES ;
LA REINE , LE ROI.

LE ROI , (*en robe de chambre et un fouet à la main*).

Tayo , tayo , forcez la bête. La voilà , la voilà. Lâchez la mente , bravo , tirez , pan , pan. (*Il disparoît un instant*).

LE PRINCE DE GALLES , (*à part*).

Pour le coup , me voilà roi , mon bon homme de père est complètement fou.

LE ROI , (*il reparoît et s'arrête pour regarder dans la coulisse*).

O les mal-adroits ! balourds , lourdants , manquer leur coup , à trente pas !

P I T T.

On ne peut pas compter sur lui , je vais prévenir le chancelier,

W I L I S.

Révenez dans quelques instans, peut-être. . .

L E R O I.

Les chiens sont dépistés. (*A Pitt qui le salue en sortant*).(*En regardant Pitt s'en aller*).

Va-t-en au diable.... La bête a disparu.... Un cerf, dix cors ! quel dommage ! qu'on le pendre sur l'heure, pour lui apprendre à s'échapper.

L A R E I N E.

Sire , remettez-vous , c'est dans votre palais à Londres que vous êtes.

L E R O I.

Je veux le courir moi-même , vite , vite , un cheval , un cheval.

L A R E I N E.

Mon époux , mon cher époux , répondez-moi.

L E R O I , (*à la coulisse*).Eh bien , viendra-t-on ? écuyer , écuyer , amenez-moi le bucephale. Vite , vite..... Eh parbleu , le voilà. (*Il s'avance vers Burke*).C A Z A L È S , (*à part*).

L'excellent trait ! Burke , bucephale !

L E R O I.

Sans mors , sans étrières !

B U R K E.

Sire , votre majesté se méprend.

L E R O I.

C'est égal , je le monterai à poil.

B U R K E.

Sire , reconnoissez-moi donc , je suis. . .

L E R O I.

Il est devenu retif , il regimbe.

C A Z A L È S , (*ironiquement*).

Bucephale , ne regimbez donc pas.

BURKE.

Que votre majesté daigne observer que je ne suis pas un quadrupède.

LE ROI.

Gare la cravache.

BURKE.

J'ai été orateur des communes.

LE ROI.

L'éperon va jouer.

BURKE.

J'ai écrit contre la révolution d'Amérique et contre celle de France, je ne puis pas être un cheval.

LE ROI. (*Il le pousse avec violence*).

Au diable cette rossinante, qu'on s'en defasse; tu n'auras plus l'honneur d'être monté par moi. (*Il fait quelques pas en silence*).

WILIS.

Le voilà qui semble revenir à lui; il aura, peut-être, quelques instans lucides.

LE ROI.

Qu'avez-vous donc, madame, vous paraissez affligée?

LA REINE.

Péniblement). Non, sire, je ne le suis point.

LE ROI, (*apercevant Cazalès*).

Bonjour, M. de Cazalès, je vous vois avec plaisir. (*Il jette un coup-d'œil à Calonne où se peint le mépris*).

CAZALÈS.

Votre majesté m'honore d'une extrême indulgence.

LE ROI.

Vous, prince, auprès de moi! quel motif vous y conduit?

LE PRINCE, (*avec affectation*).

Le respect et l'amour que je porte à mon père.

LE ROI.

Je le desirerois.

BURKE, (*à part*).

Il ne m'a pas encore adressé la parole.

LE ROI, (*retombant dans le délire*).

Non, je n'irai plus à la chasse.... Il étoit beau ce cerf!
(*Il reste quelques instans pensif*). Toulon repris et repris
en douze heures! C'est incroyable..... incroyable..... Ils
nous ont tué beaucoup de monde selon toute apparence...

LA REINE.

Que de mères, de veuves à consoler!

LE ROI.

Que d'amantes désolées! Je les plains, j'éprouve trop
moi-même ce que l'on souffre en perdant ce qu'on aime.
Vous le savez tous. (*Il pleure*). Je suis la plus malheu-
reuse des femmes.

LA REINE.

Sire, consolez-vous.

LE ROI.

Tu as raison, Charlotte, je suis roi, je ne dois pas
m'affliger pour ces misères là. Tant pis pour eux, s'ils se
font tuer.... ils sont trop heureux de mourir à mon ser-
vice.... Je règne par la grace de Dieu, je suis l'image
de Dieu sur la terre, il est donc glorieux de mourir pour
moi.... Mais est-il bien vrai que je représente Dieu sur
la terre?

BURKE.

N'en doutez pas, sire.

LE ROI.

Pourquoi donc ces maudits Français osent-ils me braver,
moi et les autres rois mes cousins? Ils seront tous anéantis ou
j'y perdrai mon nom. Il faut être inexorable.... J'ai bien
lu, bien médité l'histoire, c'est toujours la complaisance
du monarque qui rend les sujets audacieux. Si mon cousin
le roi d'Espagne eut fait pendre Brutus, la Suisse lui obéi-
roit encore. Si mon cousin Tarquin eut fait pendre Guillaume
Tell, nous ne serions pas obligés de nous cottiser pour lui
faire

faire l'aumône... A propos, Burke, le parlement reprend aujourd'hui ses séances, vous vous y trouverez?

BURKE.

Je ne perds jamais l'occasion de voir mon souverain.

LE ROI.

J'ai parfaitement dans ma mémoire la harangue que je dois prononcer. (*A Casalès*) C'est moi du moins qui l'ai composée, ce n'est pas Pitt.

BURKE.

Personne n'écrit et ne parle mieux que votre majesté.

LE ROI.

Mais l'heure approche, et Pitt ne vient point.

WILIS.

Il ne tardera pas à paroître.

LE ROI. (*Il s'approche de Casalès*).

Croyez-vous, M. de Casalès, que vos compatriotes oseront tenter une descente?

CАЗАЛÈS.

Ils en sont bien capables.

CALONNÈ.

J'ose assurer sa majesté qu'ils sont dans l'impuissance d'exécuter une telle entreprise.

LE ROI.

Ils enverroient des jacobins?

CАЗАЛÈS.

Aujourd'hui, malheureusement, tous les Français le sont.

LE ROI.

Juste ciel! vingt millions de jacobins!

WILIS.

Son visage s'anime, il va tomber dans de sombres vapeurs!

LE ROI.

Vingt millions de jacobins!

WILIS.

Essayons de le distraire,..... Votre majesté ira, sans

doute à Windsor?.... On diroit qu'il fixe quelque chose avec horreur.

LE ROI.

Le vois-tu? le vois-tu? C'est lui-même, c'est lui.

WILIS.

Qui?

LE ROI.

C'est lui, te dis-je; le voilà, le voilà.

BURKE.

Vous êtes entourré de vos meilleurs amis.

LE ROI.

Je n'en ai point d'amis; on me trompe, on en veut à ma vie.

LA REINE.

Nous veillons tous sur vos jours.

LE ROI.

Qui êtes-vous? quels sont ces hommes-là? (*à son fils*), quel es-tu, toi, qui te tiens à l'écart? Scélérat, tu desires, tu médite ma mort.

LE PRINCE.

Moi, votre mort!

LE ROI.

Je le reconnois, c'est lui, c'est le meurtrier de Gustave.

LE PRINCE.

Détrompez-vous, mon père, reconnoissez votre fils. (*Il veut s'avancer.*)

LE ROI.

Ne m'approche point, malheureux; à moi, gardes, à moi, saisissez Anskastrom.... On ne m'obéit pas, je suis perdu, ils sont tous ses complices. Au nom du ciel, (*il se jette à genoux*) ne m'ôtez pas la vie, Pitt seul est coupable.

WILIS.

Il faut se prêter à sa foiblesse..... (*en le relevant*). Eh bien, sire, on vous pardonne, ne craignez rien.

LE ROI.

Entendez-vous les cris du peuple; entendez-vous ses hurlemens affreux?.... Il se précipite à grands flots dans nos palais, .., Je suis perdu, je suis perdu, .., Au secours,

(19)

au secours..... Fuyons , fuyons..... (*Il s'échappe*).

W I L I S.

Ne l'abandonnons point à lui-même ; venez , suivons ses pas.

C A Z A L È S, (*à la reine*).

Vous , madame , tâchez d'obtenir de votre fils qu'il garde le secret sur ce funeste événement.

SCÈNE V.

L A R E I N E, L E P R I N C E.

L A R E I N E.

Demeurez prince , j'ai deux mots à vous dire , vous voyez l'affliction , dans laquelle me plonge l'état de votre père.

L E P R I N C E (*lestement*).

Je n'en suis pas moins affligé que vous , madame.

L A R E I N E.

Peut-être l'ambition , la soif de regner....

L E P R I N C E.

Non , très certainement.... mais , comme dit le proverbe , à quelque chose malheur est bon.

L A R E I N E.

Et ce langage , mon fils , est-il celui de la tendresse filiale ?

L E P R I N C E.

Il faut se mettre à ma place , je languis , je vieillis dans l'attente , il est bien tems que je regne.

L A R E I N E.

Dans l'état de crise où se trouve l'Europe , quel attrait le trône peut-il donc vous offrir !

L E P R I N C E.

Une cour mûne est toujours bonne à prendre , on la garde ensuite , autant qu'on peut.

L A R E I N E.

Le frère superbe qui la porta tombe aussi quelquefois avec elle

L E P R I N C E.

Les exemples ne m'épouvantent point ; sans doute que, si l'on veut être roi, il faut se dépêcher, raison de plus pour excuser mon impatience.

L A R E I N E.

J'espère néanmoins que vous ne serez pas le premier à publier la rechûte de votre père.

L E P R I N C E.

Est-il possible de la tenir secrète, sur-tout, à l'ouverture du parlement ?

L A R E I N E.

S'il vient à recouvrer la raison, au moins, pour quelques instans, qui empêche qu'il ne s'y montre ?

L E P R I N C E.

Fort bien ; si ce stratagème réussit, de qui, je vous prie, aurons-nous servi les intérêts ? De votre monsieur Pitt, c'est lui qui régnera sous un monarque en démence. Non, non, je ne veux point concourir à tromper la nation.

L A R E I N E.

Votre père, selon toute apparence, sera bientôt guéri.

L E P R I N C E.

Wilis le soutient incurable. Je veux, dans tous les cas, profiter de l'occasion ; je ne souffrirai pas qu'un ministre insolent m'arrache, une seconde fois, le diadème.

L A R E I N E.

Considérez, mon fils

L E P R I N C E.

Le voici, justement, cet astucieux personnage, je vais lui parler sans détour.

S C È N E V I.

Les mêmes, PITT,

L E P R I N C E.

Vos projets me sont connus, monsieur Pitt, mais j'ai été assez longtems le jouet de vos intrigues, je ne le

serai plus. Nous verrons aujourd'hui qui de nous deux l'emportera.

P I T T.

Son altesse me surprend et m'afflige, je n'imaginois pas qu'en obtenant, en méritant, peut-être, l'amitié du père, je dusse indisposer le fils.

L E P R I N C E.

Ce langage hypocrite ne m'en impose point, je vous annonce que, si vous conduisez le roi au parlement, je répandrai par-tout que sa folie l'a repris et que le docteur Wilis le déclare incurable.

P I T T.

Si le roi est en état de se montrer, et qu'il le veuille, je ne dois point l'en empêcher.

S C È N E V I I.

Les mêmes, W I L I S.

W I L I S.

Le roi se trouve, en ce moment, assez bien pour paroître en public, j'ai calmé son extrême agitation, par quelques gouttes d'un élixir particulier, et d'après la liaison qui se montre dans ses idées, je présume qu'il sera raisonnable, au moins, tout le reste de la journée.

L E P R I N C E.

Un Vertige peut lui venir d'un moment à l'autre; voulez-vous compromettre la dignité du roi en l'exposant à la risée du parlement?

W I L I S.

Je réponds qu'il jouira de sa pleine raison, pendant quelques heures, d'ailleurs il s'obstine à vouloir faire lui-même le discours d'ouverture, il a voulu qu'on l'habillât, et tenez, le voilà prêt à partir.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LE ROI, CAZALÈS, CALONNE, BURKE, Pages.

LE ROI. (*Il est couvert du manteau royal.*)

Vous arrivez tard, monsieur Pitt, on s'impatiente, sans doute, à nous attendre. Prince vous m'accompagnerez.

LE PRINCE.

Il est de mon devoir, mais, sire, je crains que votre majesté

LE ROI.

Quoi? que craignez-vous?

LE PRINCE.

D'après l'accident qui

LA REINE. (*Elle a soin de se trouver à côté de son fils quand le roi revient.*)
(*à demi-voix.*)

Comment mon fils, vous oseriez

LE ROI.

Quel accident? Que veut-il dire?

WILIS.

Son altesse parle de cette légère migraine dont vous êtes plaint, il craint qu'elle n'augmente.

LE ROI.

Je n'ai point de migraine, je me porte bien. (*Après un intervalle de réflexion.*) Serais-je malade, docteur? me le cacheroit-on. (*Il se tâte le pouls.*)

WILIS.

Non, sire, votre majesté se porte à ravir.

LE ROI.

Eh bien, partons, partons. (*Tout le monde le suit.*)

LE PRINCE. (*Revenant sur ses pas.*)

Tout bien considéré, ceci peut tourner à mon avantage s'il alloit tomber en démence au milieu de sa harangue

je vais le suivre et lui souffler à l'oreille les mots complot, jacobin, tyrannicide, je suis bien sûr par ce moyen de brouiller sa cervelle.

A C T E II.

(On voit, au lever de la toile, le Parlement assemblé, les bancs des communes d'un côté, les bancs des lords de l'autre. Au fond un superbe trône avec une estrade, au bas de laquelle est à la gauche du Spectateur un long ballot ficelé, sur lequel s'assied le Chancelier; à droite un tabouret pour Pitt. Les tribunes publiques sont de chaque côté du trône, un peu élevées et remplies d'hommes et de femmes. Derant le trône est une table couverte d'un tapis, sur laquelle on voit une épée nue croisée sur son fourreau. Deux Tribunes aux harangues sont en face l'une de l'autre, au milieu des bancs. Il faut que les orateurs, en parlant, aient soin de s'adresser à leur gauche, comme à leur droite, pour laisser croire au Spectateur que la partie masquée par la tribune est également remplie. Les communes n'ont point de costume, les lords ont un manteau rouge herminé, chapeau à plumes, rubans bleus, ordre de la Jarretière. e tc.

S C È N E P R E M I È R E.

SHERIDAN, GREY. etc.

S H E R I D A N.

Depuis près d'une heure les chambres sont assemblées, et le roi n'arrive point; voilà comme on se joue de notre complaisance.

C H E S F I E L D. *(Il est parmi les lords.)*

Patience, monsieur Sheridan, patience. On pourrait bien commencer sans vous, mais on ne le peut pas, sans

le Roi. Imitez l'exemple de votre ami , monsieur Grey ; vous le voyez , il ne murmure point.

G R E Y.

Je présume que Pitt travaille encore au discours de son gacieux maître , l'énumération de nos succès et sur terre et sur mer doit être longue à faire.

S H E R I D A N.

Et surtout , brillante. La prise de D'unquerque , la victoire d'Hoscoot.

G R E Y.

Toulon emporté d'assaut ; la Martinique , la Guadeloupe , Saint Domingue enlevée d'un seul coup !

S H E R I D A N.

Et les Etats - Unis qu'on va bientôt remettre sous le joug.

G R E Y.

Et le port de Brest que nous aurons , avant la fin de la semaine.

S H E R I D A N.

Voici Fox , il va , peut-être , nous donner des nouvelles de Georges.

S C E N E I I.

Les mêmes , F O X.

F O X.

Je le précède de quelques pas , vous l'allez voir paraître.

S H E R I D A N.

Sans doute qu'en chemin il répète sa leçon , c'est pour cela qu'il arrive si tard.

F O X.

Mais aussi , il la saura bien , c'est le grand Edmon Burke qui est son répétiteur. (*Le tambour bat , un huissier averse la salle , en criant deux fois : le roi , le roi*).

S C E N E I I I.

Les mêmes, LE ROI, SON FILS, LE
CHANCELLIER, PITT, BURKE.

LE PRINCE. (*En arrivant on le voit chuchoter à
l'oreille du roi, et comme il monte au trône, il lui dit
à demi voix.*)

Oui, sire, on en veut à vos jours, le complot m'est
connu.

LE ROI.

Les scélérats! (*Il se place, salue et s'assied, son fils
est debout à ses côtés, une main appuyée sur un bras du
fauteuil, couvert d'un manteau, comme les Lords*

Mylords, l'histoire de la grande Bretagne offre plus
d'une époque où la nation n'a pas envain déployé son génie
et sa puissance, mais, il n'en fut, jamais, sans doute,
de plus glorieuse.... de plus glorieuse... (*Il hésite un
moment, et se tourne ensuite brusquement vers son fils*).
Il est donc bien vrai qu'il existe un complot?

LE PRINCE.

J'en ai la certitude.

SHERIDAN.

Que signifie donc cette incartade?

PITT, (*à demi-voix.*)

Sire, veuillez vous observer, (*il lui souffle*) il ne fut
jamais d'époque plus glorieuse.

LE ROI.

D'époque plus glorieuse que celle où parvenus à la plus
haute prospérité, nos fidèles sujets renoncent, tout-à-
coup aux douceurs de la paix, pour apprendre à l'uni-
vers..... pour apprendre à l'univers..... (*il se met à
rire aux éclats*) ah, ah, je les attraperai bien, je me
ferai moi même jacobin.

SHERIDAN.

A-t-il perdu la tête?

(26)

P I T T.

Sire, vous êtes au parlement.

L E R O I.

Si l'Angleterre ne se fut hâté d'opposer une digue à ce torrent qui, du sein de la France, roule..... roule..... roule..... roule. ?

P I T T, (à demi voix)

Son onde empoisonnée.

L E R O I. (brusquement)

Oui, l'on veut m'empoisonner, je le sais, je le sais.

L E P R I N C E. (à part)

Nous y voilà.

S H E R I D A N.

Que diable dit-il donc ?

P I T T.

Sire, prenez garde.

L E R O I.

Certainement, je prendrai garde, ils n'accompliront pas aisément, leurs projets, ces infâmes régicides.

S H E R I D A N.

il est redevenu fou, le diable m'emporte.

L E R O I.

Le prince de Galles m'a tout révélé, il existe un complot de m'ôter la vie, ici même au milieu du parlement. Je les connois, je les vois.

S H E R I D A N.

Nous sommes tous inculpés, je demande qu'il nomme les auteurs du complot.

P I T T.

Mylords et messieurs, sa majesté éprouve une indisposition subite....

L E R O I, (il s'avance au milieu de la salle.)

Je n'éprouve aucune indisposition, laissez-moi, je veux leur dire leur fait, à tous ces maraudeurs-là.

P I T T.

Il convient que vous vous retiriez.

L E R O I.

Je veux rester, me voilà ! (*il s'approche de différens membres*) qu'ils viennent m'immoler ces misérables assassins.

G R E Y.

Nommez les donc puisque vous dites les connaître.

L E R O I.

Toi qui parles, tu en es un.

G R E Y (*avec fierté*)

Je suis l'ennemi des Rois, mais non leur assassin ; je laisse à la justice qu'ils outragent, le soin de nous en délivrer.

L E R O I.

Fox, Sheridan, Stanhope et plusieurs lords sont tes complices.

C H E S F I E L D, (*avec douleur*)

Il extravague complètement.

S H E R I D A N.

Pour répondre à l'accusation de votre majesté, je lui conseille une saignée abondante et des bains à la glace.

L E R O I.

Vous êtes tous des drôles ; j'épuise le revenu de ma liste civile pour faire parler celui-ci, pour faire taire celui-là ; je multiplie les places, les emplois pour augmenter mes partisans ; je crée des Lords, des Comtes, des Marquis, des Baronets ; d'un malôtru j'en fais un Duc et pair ; j'invente des distinctions, je les prodigue à tout venant ; quel avantage cela m'a-t-il produit ? j'adopte, comme un benet, tout ce qu'on me propose, et cependant personne ne prend mes intérêts, on ose conspirer contre moi !... vous ne méritez pas, canaille, l'honneur que je sois votre Roi, et je ne veux plus l'être, (*il jette son manteau sur la table,*)

SHERIDAN.

Il faut le prendre au mot.

LE ROI, (à Sheridan)

Viens, maintenant que je consens à être ton égal ; viens, gros balourd, je te défie aux coups de poing, (*il se met dans l'attitude de boxer*).

SHERIDAN.

Voulez-vous, messieurs, je vais le boxer d'importance.

LE ROI.

Viens donc, poltron, viens.

SHERIDAN.

Poltron!.... la main me demange.

PITT.

Sire, consentez à vous retirer.

LE ROI.

Laisse-moi.

PITT.

Votre santé l'exige.

LE ROI.

Laisse-moi, je n'ai que trop suivi tes funestes conseils ; tu m'as valu le mépris de mon peuple et l'horreur des Français ; j'agirai désormais à ma guise, donne moi mon manteau (*il le prend et le met en désordre,*) je veux encore être Roi, pour faire pendre tout le parlement.

BURKE. (*il s'avance vers le Roi*)

Votre majesté à besoin de repos, nous la conjurons de s'éloigner.

LE ROI.

C'est bien à toi, vieux baladin (*il lui envoie un coup de pied*) à m'apprendre ce qu'il faut que je fasse.... vous aviez donc cru, scelerats, me traiter comme Charles premier... nous verrons, je ferai venir mes braves hanovriens ; le Duc d'York, que je nomme Roi de France, prendra aussi mon parti.... *goddem goddem*.... vous verrez, vous verrez.

G R E Y.

Ne sommes-nous rassemblés que pour être les témoins de cette scène extravagante ? il est tems qu'elle finisse ; cet homme est en démente. Qu'à l'instant même sa garde le remène, *ont fait signe aux gardes qui font un mouvement*)

L E R O I.

Je ne sortirai point, c'est vous tous, insolens, que je chasse d'ici... silence (*il cours à son trône*) nous Georges III, par la grace de Dieu Roi de France, d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, Électeur d'Hanovre, voulons et ordonnons de notre pleine autorité, que le parlement soit et demeure cassé, jusqu'à ce qu'il nous plaise le rétablir ou le renouveler.

S H E R I D A N.

Gardes, obéissez. (*Le prince de Galles fait également signe de l'emmener, il se débat avec son sceptre, on l'emporte, criant et jurant*).

S C È N E I V.

G R E Y (*à la tribune*).

Mylords et messieurs.

C H E S F I E L D.

Il n'y a point eu de discours d'ouverture, le parlement n'est point rentré dans ses fonctions.

P I T T.

Je demande à parler après l'orateur des communes.

C H E S F I E L D.

Je reclame la parole pour une motion d'ordre.

S H E R I D A N.

De désordre, plutôt.

C H E S F I E L D.

L'importance des matières qui vont nous occuper, exige

que les chambres se forment en comité. Je demande que le peuple se retire.

G R E Y.

Je demande qu'il reste; si nous ne voulons point trahir ses intérêts, pourquoi redouter sa présence?

P I T T.

J'invoque l'exécution du règlement.

S H E R I D A N.

Il faut auparavant savoir s'il y a lieu à se former en comité.

T O U S.

Aux voix, aux voix.

G R E Y.

Que ceux qui sont d'avis de former les chambres en comité, lève la main (*le plus grand nombre la lève*); que ceux qui sont d'avis contraire, lèvent la main (*quelques-uns la lèvent*). Le parlement décrète qu'il se forme en comité. (*le peuple descend des tribunes*).

S C È N E V. LE PARLEMENT.

G R E Y.

Il ne manquait, à la honte de l'Angleterre, depuis longtemps dégradée par tous les genres d'ignominie, il ne lui manquait plus que de porter le joug d'un despote imbécille.

L A N S D O U N.

A l'ordre, à l'ordre, l'orateur insulte à la Nation, il insulte au malheur de son roi.

C H E S F I E L D.

Qu'il descende de la tribune, et qu'il soit censuré.

G R E Y.

Je n'insulte au malheur de personne, j'aime mon pays, et je veux, s'il en est tems encore, prévenir sa ruine....

La bienfaisante liberté a dès long-tems quitté cette île, nous ne possédons plus le premier don de la Nature, mais la paix du moins, l'abondance, les arts, tous les biens que l'esclavage peut permettre, nous les réunissons; pour quoi nous sont-ils enlevés? J'entends sonner la trompette guerrière, soldats, matelots, l'ouvrier même, on le traîne aux combats. Que veut cet immense appareil? Quel outrage avons-nous à venger, ou quel péril à craindre? C'est toi, Pitt, que j'interroge, réponds. As-tu calculé les terribles effets de cette guerre injuste? Nos ateliers, nos champs abandonnés, le commerce mourant, le crédit ébranlé, des milliers d'hommes sacrifiés, l'opprobre et l'infâmie attachés désormais au nom que nous portons; voilà ton criminel ouvrage, voilà ce que nous vaut ton ridicule orgueil. Sénat, le peuple est fatigué de sa honteuse servitude, il vous accuse d'être ses oppresseurs. Qu'allez-vous faire pour conjurer l'orage? Georges n'est plus qu'un fantôme de roi, le ciel, en le frappant de l'esprit de vertige, atteste peut-être sa justice éternelle. Abandonnez-vous à l'ambition des ministres les rênes de l'état? Voyez ce qu'ils ont fait, et osez partager avec eux le fardeau de la publique exécration. Placerez-vous sur le trône l'héritier du despote? Nos loix autorisent ses prétentions, mais la loi même suppose des vertus à celui qui l'invoque, et s'il n'a ni l'amour ni l'estime du peuple, de quel droit en serait-il le chef? Ne sommes-nous qu'un vil troupeau dont on trafique avec impunité? Ah! les droits de l'humanité sont plus sacrés, sans doute, que ceux de la couronne!... Législateurs, les moyens de sauver la patrie ne sont plus en vos mains, prenez donc aujourd'hui le seul parti que la justice et la prudence avoient. Déclarez au peuple souverain qu'il est rentré dans l'exercice de sa puissance; que les communes s'assemblent dans l'étendue des trois royaumes, ce bill salubre vous rendra l'estime de vos concitoyens. La France a donné la première un grand exemple à l'univers, que tardez-vous de l'imiter? Renversons le despotisme, et consacrons, sur ses débris, l'auguste liberté.

S H E R I D A N.

J'appuie.

F O X.

J'appuie la motion.

S T A N H O P E.

Il ne nous reste que ce moyen de sauver l'Angleterre :

P I T T (*à la tribune des lords*).

Je ne combattrai point la proposition que vous venez d'entendre, si l'orateur ne l'eut motivée que sur la maladie du roi, dont on nous garantit la prompte guérison; mais on la fonde, cette opinion étrange, sur l'oppression du peuple et sa misère prétendue. Rapellez-vous, my-lords et messieurs, qu'il vous parut, il y a six mois, aussi juste qu'indispensable, de soutenir la guerre : quel est donc le reproche que nous mériterions, quand bien même le hazard des combats, jusqu'ici favorable, tourneroit contre nous ?

F O X (*de sa place*).

Je somme le ministre de déclarer en quels lieux, en quels tems nous avons obtenu la victoire.

P I T T.

Les François ont perdu plus de 12,000 hommes à leur retraite de Courtrai. (*Les communes murmurent*).

S H E R I D A N (*avec ironie*).

Oui, oui, le fait est sûr. Pitt les a fait tuer lui-même dans la gazette de la cour.

F O X.

Apprends-nous donc aussi, journalite fidèle, le nombre de soldats que le fameux York a laissé sous les murs de Dunkerque, à Honscoot, à Maubeuge.

P I T T.

La France dévorée par l'anarchie, pressée par de nombreux ennemis, touche à sa destruction, bientôt l'Angleterre n'aura plus de rivale, et mes concitoyens avoueront, peut-être, que sa ruine est mon ouvrage.

F O X.

F O X (*très-vivement*).

Insensé, as-tu pu te promettre de le réaliser, ce crime monstrueux ? Malheur au peuple, dont la prospérité ne pourrait s'établir que sur la destruction de ses voisins. . . . Un tel peuple ne serait, à coup sûr, qu'un ramas de brigands ; et voilà, cependant, ce que l'on veut que nous soyons ; tranchons le mot, voilà ce que nous sommes. (*Les lords se lèvent par un mouvement d'indignation.*)

P I T T (*vivement*)

J'invoque contre vous la justice de l'assemblée, vous outragez, vous diffamez le peuple.

F O X.

C'est toi seul qui l'outrages, toi seul qui le diffames ! Apprenez, sénateurs, que Pitt échauffa lui-même le germe de la révolution française ; il versa tour-à-tour nos trésors aux mains des deux partis, pour balancer, avec adresse, leurs moyens et leurs forces. Il applaudissait aux efforts de la France, par-tout ; maintenant, il lui cherche des ennemis, et alimente leur fureur ; il achète à grands frais des villes, qu'il ne gardera point, et vient ensuite nous vanter nos conquêtes. Ministre sans pudeur, où nous conduiras-tu ? Que prétend ton machiavelisme ? Tu veux entraîner les états d'Italie à réunir leur impuissance à l'impuissance des despotes, et tu consommes sous leurs yeux, des crimes inouis ! A Toulon, à Gênes, au milieu même d'une nation impartiale et neutre ; je frémis de rappeler quelle a été ta perfidie et ta férocité. . . . Toujours l'extrême lâcheté fut l'indice de l'extrême faiblesse. . . . Et tu promets d'anéantir la France ! Cependant, ses bataillons pressés sur les frontières en chasse les esclaves ; un appareil formidable nous menace nous-même d'une invasion facile ; quels sont nos moyens de défense ? Ouvrez les yeux, sénateurs, de grands dangers vous environnent ; je vous le dis aussi, vos mains incertaines ne peuvent plus conduire le vaisseau de l'état ; hâtez-vous d'adopter la mesure qui vous est proposée, et concourez, du moins, à sauver la patrie.

P I T T. (*ironiquement*)

Les malheurs de la patrie , les grands dangers qui l'environnent , n'existent , grace au ciel , qu'au cerveau politique des orateurs que vous venez d'entendre ; mais voulez-vous réaliser leurs craintes ? adoptez le bill qui vous est proposé ; son infaillible résultat sera de nous livrer aux dissensions intestines , et peut-être aux convulsions de l'anarchie ; il est un plan plus facile , plus sage , je le sou mets à votre jugement : que les chambres choisissent , parmi les membres des communes , deux hommes connus par des talens et surtout , investis de la confiance du peuple , portez les au ministère , qu'ils en partagent avec nous les pénibles fonctions et j'ose vous prédire que la félicité publique , ne sera plus alors au dessus de nos forces.

T A N D O U N.

J'appuye cette proposition.

P L U S I E U R S. (*des deux côtés*)

Moi aussi , moi aussi.

D U N D A S

Elle est d'une extrême sagesse.

S H E R I D A N.

Je demande à la combattre.

G R E E N V I L L E.

Monsieur Pitt ne pouvait mieux répondre à tous ses ennemis , aux voix , aux voix.

P L U S I E U R S.

Aux voix , aux voix.

C H E S F I E L D. (*à demi voix*)

Y pensez vous , Mylords , prendre deux ministres , dans les communes !.. passe encore parmi nous.

L A N S D O U N.

Taisez vous donc , ce n'est qu'un piège une ruse impayable.

C H E S F I E L D. (*à part*)

Ah, c'est un piège, (*haut*) j'appuye la proposition de Pitt, aux voix, aux voix.

S H E R I D A N.

Je persiste à vouloir la combattre.

S T A N H O P E.

Vous ne le devez point, tout le monde l'appuye.

F O X.

Mylords, messieurs.

C H E S F I E L D.

A bas, à bas.

L A N S D O U N.

Mettez aux voix.

G R E Y.

Je dois vous observer.

L A P L U P A R T.

Aux voix, aux voix.

G R E Y.

Il serait contre tous les principes, de ne pas permettre que la motion soit débattue.

P I T T.

C'est à moi de montrer qu'étranger à tout ressentiment, le vrai citoyen ne considère que l'intérêt de son pays, je déclare donc que je donne ma voix à Grey, à Fox et j'invite à réunir les suffrages pour ces deux membres, sur qui repose la confiance du peuple.

L A N S D O U N.

Je leur donne ma voix.

C H E S F I E L D.

Je leur donne la mienne.

G R E E N V I L L E.

Je la leur donne aussi.

P L U S I E U R S.

Nous la leur donnons tous.

PLUSIEURS.

Oui, tous, tous.

GREY.

Je ne sais ce qui, dans ce moment, doit m'étonner le plus, ou la politique tortueuse et perfide des lords, ou la profonde imprévoyance des communes. Est-il possible, amis, que vous n'apperceviez pas le piège qu'on vous tend? Quel autre dessein peut avoir le ministre, que d'étouffer les plaintes de l'opposition, et de prendre à vos yeux le masque du civisme? Qu'arrivera-t-il, si nous entrons au ministère? on essayera sur nous tous les moyens de séduction; si nous demeurons incorruptibles, nos efforts seront paralysés; il ne nous restera que l'impuissante volonté de servir la patrie. Reprenez vos suffrages, je ne veux point flétrir mon nom par une lâcheté; je ne veux point qu'en rappelant l'intrigue et les crimes de Pitt, l'histoire atteste un jour que Grey fut son complice. (*Il descend de la tribune, Fox court à lui.*)

FOX.

Brave et vertueux jeune homme, embrasse ton ami, nos ames ont su s'entendre; comme toi, je repousse avec horreur le choix dont on a cru nous honorer: à quel emploi plus glorieux prétendrais notre orgueil, que celui de défendre le peuple? que tes vertus et ta mâle éloquence en soient toujours l'égide; amis, secondez nos efforts, dévouons à l'anathème le coupable projet du ministre, et reproduisons tous celui de Grey. Aux voix, aux voix, l'indispensable mesure d'assembler les communes.

SHERIDAN.

Nous l'appuyons tous.

STANHOPE.

Oui, tous, tous.

PITT.

Je demande à parler.

SHERIDAN.

Non, non.

L A N S D O U N.

Vous ne pouvez refuser de nous entendre.

S T A N H O P E.

La discussion est fermée.

C H E S F I E L D.

Elle ne l'est point, elle ne doit point l'être.

S H E R I D A N.

Aux voix, la motion de Grey.

S T A N H O P E.

Aux voix, aux voix.

L A N S D O U N.

On nous refuse la parole, nous ne sommes point libres.

(*Les communes le huent*)

G R E E N V I L L E.

Nous protestons contre une telle violence.

F O X.

Huissiers, faites entrer le peuple; qu'il soit témoin de nos débats, et qu'il juge de quel côté sont ses amis.

L A N S D O U N.

Huissier, n'obéis point.

C H E S F I E L D.

Je déclare ne prendre aucune part à la délibération.

L A N S D O U N.

Elle est illégale, nulle; je demande à le prouver (*on les huent*); on use, contre nous, d'une violence inouïe, sortons, et courons protester contre ces factieux.

C H E S F I E L D.

Oui, sortons, sortons, (*les lords sortent tous, on se menace de part et d'autre*).

F O X.

Huissier, faites entrer le peuple. (*il va au devant*)
Accourez, mes amis, venez tous vous confondre avec nous.

SCÈNE VI.

LES COMMUNES, LE PEUPLE.

(*Le peuple se tient debout, à côté de Fox, à l'entrée de la scène*)

GREY.

Vos lâches oppresseurs ont désertés leur poste, ils vont dans les ténèbres conspirer votre perte. Voilà cette place, que l'hypocrisie et l'orgueil souillèrent trop long-tems; c'est à vous à l'occuper, à vous à la purifier (*le peuple se précipite dans les bancs des lords, sur le trône et sur les marches*). Peuple, il s'agit de tes plus grands intérêts, discute, délibère avec nous, et sauvons ensemble la fortune publique. Le moment est venu de ressaisir vos droits; sortez enfin d'un indigne esclavage, et proclamons la liberté!

T O U S.

Vive la liberté!

SCÈNE VII.

Les mêmes. TOLINSON, accompagné de cinq ou six personnes.

TOLINSON.

Représentans du peuple, nous accourons vous confier nos trop justes alarmes; le bruit circule et s'accrédite qu'un nombre immense de Français, débarque sur nos côtes; les habitans des ports fuyent éponvantés, et apportent la consternation jusques dans Londres même. Nous avons vu des Lords sortir de cette enceinte, les yeux étincelans; les mots soldats, force, loi martiale sont sortis de leur bouche; ils ont à coup sûr tramé quelque complot; c'est à vous d'en prévenir les suites; dans peu d'instans peut-être, nous serons leurs victimes.

PLUSIEURS.

Aux armes, aux armes.

GREY.

Oui, mes amis, courons tous nous armer; lève-toi, peuple, et déploie contre tes ennemis ta puissance suprême; marchons ensuite au-devant des français, non pas pour les combattre, mais pour les embrasser.... Jurons-leur éternelle amitié sur le tombeau de nos tyrans; venez, citoyens, suivez-nous, vos amis vous conduiront à la victoire. Guerre, guerre aux despotes, et vive la liberté.

T O U S.

Guerre aux tyrans, vive la liberté (*on sort en tumulte.*)

ACTE III.

Le théâtre représente un endroit solitaire; à l'un des côtés du théâtre, dans le fond, se trouve un édifice public.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAZALÈS, (*il est travesti en matelot.*)

Où porte-je mes pas ? Quel parti prendre ? Que va-tu faire malheureux Cazalès ? En quel lieu ensevelir mon existence et mon nom ?... O ciel ! combien elle est terrible, la vengeance du peuple !... Ces lords, ces grands seigneurs ; ce matin encore, si fiers de leur pouvoir, je les ai vus'enfuir, frappés, d'épouvante. Les lâches n'ont pas même tenté le succès d'un combat.... On n'entend plus aucun bruit ; la tempête serait-elle apaisée ? Où suis-je ? Quel est ce lieu solitaire ? Voilà si je ne me trompe, un édifice public.... Hôtel de Beedlam.... C'est l'hôpital des fous.... Je suis fort bien tombé... Il en est plus d'un là dedans, qui n'a pas autant de titres que moi pour y être.... Oh, oui, oui, j'ai fait preuve d'une insigne folie, en mat-

sachant à la cause des rois. Je me vois proscrit dans ma patrie; ici, la mort m'environne.... Le peuple, à coup sûr, fera main-basse sur tous les émigrés.... Ils sont la cause des malheurs qui désolent l'Europe, et par-tout l'exécration les accompagne. Si mes compatriotes sont déjà dans cet île, c'est sur nos corps sanglans que les deux nations vont se jurer paix et fraternité.... Comment leur échapper? Irai-je vivre au fond des bois, dans les antres sauvages? Et, grand dieu, quel affreux avenir!.... Non, non, n'attendons pas que les maux de toute espèce, et le supplice, peut-être.... le supplice!... le supplice!., (*il tire un pistolet de sa poche*) Quelqu'un s'avance vers moi, il est seul.... mais, oui, c'est lui, c'est le docteur Willis.

S C E N E I I.

Le même, W I L I S.

W I L I S (*traversant la scène.*)

Éloignons-nous, éloignons-nous., la prudence le veut.

C A Z A L È S.

Et vous aussi, docteur Willis, vous fuyez? Quel péril vous menace?

W I L I S.

Peut-être n'aurais-je rien à risquer; mais dans la crise où nous sommes, on confond quelque fois l'innocent et le coupable; je me retire à deux milles d'ici, chez un de mes parens, aimé et respecté de tout le monde. Venez-y avec moi, sa maison peut vous offrir un asyle assuré.

C A Z A L È S.

Je vous suis obligé, je ne dois incommoder personne.

W I L I S.

Il est aisé de vous reconnoître à travers ce déguisement, et je ne répondrais pas ensuite....

CAZALÈS.

C A Z A L È S.

Je ne crains point la fureur du peuple ; mais , dites-moi , a-t-il par-tout obtenu la victoire ? Son triomphe est-il complet ?

W I L I S.

Part-tout il a vaincu ; rien n'a pu résister à sa toute-puissance.

C A Z A L È S.

Les soldats n'ont pas fait leur devoir ?

W I L I S.

Ils se sont , la plupart rangés de son côté !

C A Z A L È S.

C'est l'ordinaire.

W I L I S.

Le gouverneur de la fameuse tour de Londres , a opposé de la résistance , mais inutilement.

C A Z A L È S.

Quoi le peuple est maître de ce poste important !

W I L I S.

C'est là , sur-tout , qu'on a vu de simples citoyens donner l'exemple du courage et braver une mort assurée. Une multitude , sans chef , arrive au pied de cet antique fort , l'investit et somme le gouverneur de se rendre. Celui-ci ne répond que par une décharge de mousqueteries. Alors , la rage s'empare des esprits , vous eussiez vu sur un terrain étroit , bourgeois , soldats disputant de vaillance , s'amonceler sous le feu des crénaux. Les assiégés répondent , par le fracas de vingt bouches d'airain ; le danger croît , le sang coule à grands flots , l'air retentit des cris d'un peuple immense. Non , rien , rien ne saurait vous présenter l'image de sa fureur. C'est un torrent grossi par des torrens ; c'est le Vésuve ou l'Etna , quand ils vomissent tous les feux de l'enfer. La tour est ébranlée jusqu'en ses fondemens ; la porte tombe , on s'élance. Chacun veut le premier arborer sur le fort , le signe de la victoire ; plusieurs succombent , mais non-pas sans vengeance , J'ai vu le gouverneur précipité du haut des murs

et la foule s'arrachant les lambeaux de son corps palpitant.
Tous criaient d'une voix de tonnerre, périsse ainsi quiconque lui ressemble.

C A Z A L È S.

Où s'arrêtera la vengeance du peuple ?

W I L I S.

Elle paraît maintenant apaisée.

C A Z A L È S.

Que sont devenus Pitt et le prince de Galles ?

W I L I S.

Ils ont péri tous deux. Leurs têtes promenées dans les rues de Londres, offrent aux ambitieux une leçon terrible.

C A Z A L È S.

On n'a, sans doute, pas épargné le Roi ?

W I L I S.

Ils ont eu pitié de sa démence ; ils veulent l'enfermer à Beedlam ; il va paraître sur un char d'ignominie, traîné par les principaux partisans de la royauté ... Mais, n'entendez-vous pas du bruit ?

C A Z A L È S.

Ce sont quelques hommes qui viennent de ce côté.

W I L I S.

Il me semble appercevoir, dans l'éloignement, des groupes tumultueux.... oui.... je distingue un char... C'est le roi qu'on amène à cet hôpital, vite, vite, éloignons-nous.

C A Z A L È S.

Adieu, mon cher Wilis, je demeure.

W I L I S.

Y pensez-vous ? infailliblement vous serez reconnu.

C A Z A L È S.

Peu m'importe.

W I L I S.

Quelle résistance voulez-vous opposer à la fureur du peuple ?

C A Z A L È S.

Aucune.

(45)

W I L L I S.

Mon ami, je vous en conjure, suivez-moi.

C A Z A L È S.

La vie m'importune.

W I L L I S.

Voulez-vous m'exposer moi-même ? le temps presse
venez, venez. (*Il l'entraîne.*)

SCÈNE III.

TOLINSON et trois ou quatre autres.

T O L I N S O N.

Je crois mes amis que nous pouvons compter cette
journée-ci pour une. Ce sont les Français qui vont être
bien attrapés, ils venaient combattre nos tyrans ; nos ty-
rans sont à bas. Ils croyaient nous apporter la liberté,
nous l'avons et j'espère que ce sera pour long-temps.
Allons, camarades, nous danserons la carmagnole avec
nos frères les sans-culottes républicains. Place, place,
rangeons-nous, voyons passer la procession. (*On entend
au loin le cri, vive la nation.*)

SCÈNE IV.

Les mêmes, troupes d'hommes et de femmes
armés de piques. GREY, FOX, SHERI-
DAN à la tête, en bonnet rouge, le ROI,
etc. *En paroissant sur le théâtre, tous crient,*
vive la Nation !

C A L O N N E.

*Il conduit par le licou un âne couvert du manteau royal,
portant le sceptre et la couronne entre les deux oreilles ; lui,
il porte écriteau devant et derrière, avec ces inscriptions :*

Faux monnoyeur, voleur public. *La cage dans laquelle est le roi, sur un char, suit l'âne.* BURKE, GREENVILLE, CHESFIELD, LANSDOWN, tirent le char; d'autres lords enchaînés le suivent.

CALONNE.

De quelle ignominie je me vois abreuvé ! au nom du ciel, généreux Anglais, laissez-moi m'éloigner.

TOLINSON.

De quoi vous plaignez-vous, trop heureux Calonne ? vous avez l'honneur de conduire sa majesté d'Arcadie. Il est vrai que vous préférâtes toujours le profit à l'honneur ; eh bien, nous vous nommons grand pourvoyeur de ce nouveau monarque.

LE ROI.

(*A mesure que le char avance, il cherche à s'échapper au travers des barreaux.*)

Godem ! godem ! chevaux, écuyers, je vous ferai tous pendre. Je veux aller à Hanovre, godem, sacramente, tarteif.

BURKE.

Je n'en puis plus, je tombe de fatigue. Tirez donc, mylord Greenville, vous me laissez tirer tout seul.

GREENVILLE.

Je tire de mon côté autant que je puis, c'est mylord Chesfield qui reste-là immobile.

CHESFIELD.

Je n'en puis plus, je suis essoufflé.

LANSDOWN.

Au moins, si on nous relayait.

LE ROI.

Marborong s'en va t'en guerre, mironton, mirontaine.
(*Le peuple le hue.*)

TOLINSON.

Citoyens, vous avez en votre puissance vos lâches ennemis, il faut enfin prononcer sur leur sort ; nous formons

tous le grand jury national , c'est à nous de juger les coupables ; conférons à Fox les fonctions honorables d'accusateur public.

T O U S.

Oui, oui, nous le nommons.

L E R O I.

| (*Il applaudit*). Je le nomme aussi, je nomme Fox.

F O X.

Je ne vous présenterai pas le tableau dégoûtant de leurs crimes nombreux ; je ne veux pas non plus exciter contre eux votre juste colère ; soyons magnanimes, autant qu'ils ont été lâches et vils : qu'il nous suffise de proscrire ces distinctions absurdes de naissance et de rang. Nos ayeux ont délivré cette île de la rage des loups ; délivrons - la d'une espèce plus malfaisante encore, de ces despotes subalternes, qu'on nomme grands seigneurs ; l'obligation de renoncer au luxe, à la mollesse et sur-tout au plaisir d'opprimer, deviendra pour eux le plus grand des supplices ; mais je crois que nous devons borner là notre vengeance, et je conclus à la déportation.

T O U S.

Oui, oui, déportés.

L E R O I.

Où, déportez cette canaille ; mais remportez-moi, je veux dîner.

F O X.

(*Il désigne Calonne*).

Quant à cet étranger, quels que soient ses forfaits, ce n'est point à nous qu'il appartient de le punir. Si ses compatriotes sont déjà sur nos côtes, il faut leur livrer ; s'ils n'y sont pas, renvoyons-le dans sa patrie, qu'il aille porter son don patriotique sur cette place, où plusieurs de ses complices l'ont déjà précédé.

T O U S.

France, en France, ce faux monnoyeur.

L E R O I.

Demandez-lui la planche aux assignats ; il s'entend avec le prince de Galles. Le voyez-vous , le prince de Galles , couvert de mon manteau et de ma couronne. Je te reconnais , je te reconnais , tu as beau marcher à quatre pattes. Scélérat , mets le comble à tes crimes ; viens ôter la vie à ton malheureux père. (*On rit , on hue*).

F O X.

Il vous reste à juger le plus grand , sans doute , de tous ces criminels. Son état de démence peut vous déterminer à différer son supplice ; mais s'il vient à recouvrer la raison , je serai le premier à demander qu'il meurt. Oui , qu'il meurt , alors , avec le sentiment de sa scélératesse. Apprenons à l'univers que la justice du peuple immuable , éternelle , atteint , tôt on tard , et frappe les tyrans. Jurons tous , mes amis , jurons qu'il périra.

T O U S.

Nous le jurons , il périra.

L E R O I.

Domine , saluum fac regem , et (on le hue) :

T O L I N S O N.

A l'hôpital , à l'hôpital.

T O U S.

A l'hôpital. (*Il s'éloigne , ainsi que l'âne , comme pour entrer à Beedlam. Le peuple forme le demi-cercle autour de Grey*).

G R E Y.

Citoyens , ce n'est point assez d'avoir renversé le tyran , il faut encore renverser la tyrannie , il faut abattre la royauté , ou renoncer au bonheur d'être libres. Peuple , ta volonté fit les rois , c'est à toi de briser ton ouvrage. Voyez ce que sont les monarques devant qui vous rampiez. Il leur faut , comme à vous , l'air pour respirer , le soleil pour éclairer leur marche. Qu'ont-ils donc plus que vous ? de l'orgueil et des crimes. En est-il un seul qui défende à la mort de le frapper ? Non , Commandent-ils aux éléz-

mens? Non. Qu'ont-ils donc plus que vous? de l'orgueil et des crimes. Fondons, à l'exemple de nos voisins, une république impérissable, sur les bases de l'égalité. La pure démocratie, la république, ou point de liberté.

T O U S.

La république, la république.

G R E Y.

Vous venez de consacrer la république; jurons-la maintenant, une et indivisible. Loin de nous, le dogme impur du fédéralisme. Peu s'en fallut que la France ne vît sa liberté naissante étouffée, par ce monstre odieux; empêchons qu'il ne se forme un marais fétide, au sein de l'Angleterre. Guerre, mes amis, guerre au fédéralisme.

T O U S.

Guerre, guerre au fédéralisme.

G R E Y.

Allons maintenant à la rencontre des Français; nous sommes dignes d'eux, nous avons su les imiter; ils étaient nos ennemis, quand des tyrans nous gouvernaient; qu'une sainte amitié nous unisse à jamais; et puisse notre exemple hâter l'instant heureux où tous les peuples de la terre ne formeront qu'une seule famille.

F I N.





